

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

23 NOVEMBRE 1967
NUMERO 481
0,60 F. LE NUMERO
39^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

Le XIII Congrès de l'A. I. T.

L'ANARCHISME

A un moment de l'histoire où le mouvement ouvrier mondial, trop souvent dérivé par le comportement de dirigeants pervertis, s'installe dans le renouveau, l'Association Internationale des Travailleurs se devait de réaffirmer dans son treizième congrès, la pérennité et la valeur sociale du syndicalisme révolutionnaire.

Nous ne pouvons pas, dans le cadre du journal, reproduire intégralement les débats qui s'y sont déroulés mais il nous paraît indispensable d'en souligner les éléments essentiels...

... L'A. I. T. s'est prononcée une fois de plus pour l'action directe des travailleurs avec, comme but final, le communisme libertaire.

Se penchant sur le problème des pays sous-développés, nos délégués se prononcèrent pour une véritable solidarité envers tous ces peuples, victimes de régimes dictatoriaux ou autocratiques, de plus, bernés par la politique mensongère et hypocrite des Etats et des Eglises qui leur mettent leur aide matérielle et morale. L'A. I. T. dénonce cette hypocrisie et déclare que l'aide aux pays sous-développés doit être totale sur le plan économique, technique et culturel.

Cette aide doit être l'œuvre de la classe ouvrière organisée pour mettre en action la solidarité internationale du prolétariat.

Considérant par ailleurs que la classe ouvrière doit être en mesure, le moment venu, de prendre en main la gestion des moyens de production et de distribution, pour mettre en pratique notre vieille maxime : « De chacun selon ses moyens ; à chacun selon ses besoins », le congrès étudia les nouvelles possibilités qui sont offertes aujourd'hui aux travailleurs. Un long rapport, présenté par la section espagnole qui vécit l'histoire des collectifs vivants en 36, est analysé très attentivement et une motion sera votée à l'unanimité (les deux sœurs jumelles, selon l'expression de nos camarades espagnols) soit avant

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :
Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté » 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

Requiem pour un combattant

Ernesto « Che » Guevara est mort, et sa mort eut dans le monde un grand retentissement.

Bien sûr, nous sommes des antimilitaristes, des anti-étatsistes ; nous sommes des libertaires, mais cela ne nous donne pas d'œillères ; cela ne saurait nous empêcher, et justement parce que nous sommes des libertaires, de reconnaître la valeur et le mérite d'un révolutionnaire courageux et sincère comme le fut Ernesto « Che » Guevara, quelque différencié qu'il ait pu être l'idée qu'il avait de la future organisation du monde.

Tous les journaux du monde ont relaté sa fin ; les « amis » relatent peu, moins, bien souvent que les « ennemis » dont un bon nombre ont cru devoir lui rendre hommage, un hommage qu'ils n'accorderont d'ailleurs pas toujours à l'adversaire abattu.

Ernesto « Che » Guevara, médecin à Buenos Aires, puis ministre à la Havane avait abandonné une condition confortable pour organiser la guérilla dans les plus désertés des pays de l'Amérique latine.

La guérilla, camarade bien nourri et qui roule voiture, ce n'est pas seulement un mot pittoresque, un terme exotique et coloré. La guérilla, en Amérique du Sud, et cela il faut le dire, c'est la lutte, la lutte souvent désespérée des plus déterminés des hommes issus d'une population misérable, contre les tyrans politiques et les bandits capitalistes qui les exploitent au-delà de tout ce que, d'ici surtout, on peut imaginer.

N'oublions pas que ces républicains dites « latines » sont en fait des colonies des Etats-Unis ; que ces « républicains » ont à peu près toutes les gouvernements à la botte des financiers américains ; que ces populations, mal nourries, sont, dans une propor-

tion de 80 pour 100 illettrées et maintenues dans cet état comme bétail sous le joug, dans un servage comparable à celui qui fut le nôtre au Moyen Age.

Sans doute, il existe bien là-bas quelques « intellectuels ». Pas plus qu'ici ce mot ne signifie grand chose. Ils n'ont que peu d'audience. Ils servent d'alibi aux potentats locaux et donnent bonne conscience aux banquiers yankees, si tant est que la chose soit possible.

Et pourtant l'Amérique latine est riche, et si les peuples y sont si malheureux, c'est parce que les richesses de leur sol et le fruit de leur travail leur sont volés par des bandits d'Etat et leurs maîtres nord-américains.

Il fallait que la révolte éclate. Et c'est pour cela que « Che » Guevara, au lieu de s'endormir sur ses lauriers cubains partit pour organiser, instruire, aider des paysans, des ouvriers et même quelques étudiants décidés à prendre en main leur destinée et celle de leur pays. Il fallait, il faut libérer les opprimés, abattre les structures féodales, chasser les banquiers américains, leurs gardes-chiourmes engagés et leurs valets de basse politique.

La mort de Guevara poura réjouir tout ce jol monde. Les canailles comme Barrientos, Schloesner, et autres Franco sud-américainsavoiseront ; mais nous, libertaires, nous avons perdu un camarade de combat, car, même en tenant compte qu'il était marxiste, son combat était bien aussi le nôtre et cela nous ne devons pas l'oublier. Il semble bien d'ailleurs que son marxisme n'était pas tellement rigide, ni servile surtout. Guevara n'était à la botte ni de Moscou ni de Pékin et il l'a dit. Cet homme, ce combattant était, en fait, bien près de nous.

Thomas CASTOR

tion actuelle, nous devrions en être aujourd'hui, à revendiquer les trente heures par semaine alors qu'en réalité peu de travailleurs peuvent se vanter de faire quarante heures uniquement.

Enfin, l'A. I. T. a marqué dans ce congrès, l'importance et le rôle que joue la formation sociale des nouvelles générations. Il serait absurde d'attendre que la jeunesse vienne toute seule vers nous ; même si elle en a l'intention, d'autres forces, d'autres courants d'idées sont prêts à tout mettre en œuvre pour les empêcher. Chaque section doit faire du prosélytisme : centres culturels, cours de militants, colonies de vacances, soirées éducatives et autres.

Ce fut un congrès laborieux et, pour reprendre les termes du secrétaire sortant qui a été réélu à l'unanimité :

« Il m'est très agréable de voir la bonne volonté de vous tous, mais cela ne suffit pas. Notre devoir est de concrétiser les accords que nous avons pris aujourd'hui. »

« Je désire qu'en aucune occasion, ni prochaine, ni lointaine, ni pour quelque motif que ce soit, on ne fasse devant mes restes des manifestations d'un caractère politique ou religieux, considérant que le temps qu'on emploie à s'occuper des morts serait mieux employé à améliorer la condition où se trouvent les vivants, ce dont la plupart auraient grand besoin. »

Quelques heures avant de mourir, Francisco Ferrer exprima avec une tranquillité sereine ces pensées, que tous nous devons nous efforcer de méditer.

Francisco Ferrer ajoutait au surplus ces quelques lignes qui précisait ses dernières volontés spirituelles :

« Je désire aussi que mes amis parlent peu ou point du tout de moi, parce qu'on crée des idoles quand on exalte les hommes, ce qui est un grand mal pour l'avenir humain. Les actes seuls, quels qu'ils soient, ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou concourus au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

Ce n'est point faire injure cependant à la mémoire de Francisco Ferrer que d'essayer de retracer sa

vie, sa pensée et son action. Ce faisant, j'ajoute que je n'ai ni le culte des héros, ni celui des martyrs. J'ai une certaine aversion à exalter les uns ou les autres au point d'en créer des légendes qui, s'accréditant au cours de l'histoire, s'imposent aux yeux des foules comme des fétiches nouveaux qu'elles viendront adorer à leur tour.

Pour moi, Francisco Ferrer est un symbole, j'entends par là qu'il personnifie l'éclatante affirmation d'une vérité au service de la libération humaine.

Francisco Ferrer était un homme qui osa se dresser contre la stupide routine d'un enseignement désuet et ne recula point de se heurter à la tyrannie « obscurantiste » de ceux qui prétendent maintenir nos sociétés sous des jougs infâmes d'intolérance, de despotisme et de fanatisme, nous dirions aujourd'hui de totalitarisme, car il n'y a guère que les vocables qui changent au cours des siècles.

On peut donc invoquer un homme qui, comme Francisco Ferrer, s'est donné entièrement à la cause qu'il estimait par dessus tout indispensable, sinon primordiale, l'éducation de l'enfance, libérée des préjugés et des dogmes, prélude à la libération de l'homme et de l'humanité.

Sans doute les chemins de la délivrance sont pavés de douleurs et de désespérances et le temple de la liberté et de la raison élevé avec ferveur et enthousiasme est loin d'être bâti.

Chancelantes sont encore nos libertés, précieuses mêmes leurs assises, mais un jour viendra où la cité de nos rêves s'instaurera magnifiquement, écrasant de ses voûtes gigantesques les centres ténébreux où l'humain n'est que l'esclave d'une Rome insultante à la vie et à la liberté.

Si nous exaltons Francisco Ferrer, c'est qu'il est parmi ceux, qui depuis Socrate, condamné à boire la ciguë parce qu'il avait osé blasphémer les dieux, un nouveau cadavre sur la poussière de ces chemins sanglants et qu'il se dresse comme un reproche permanent pour tous ceux qui essayent d'enrayer la marche d'une humanité qui, se libérant des griffes entre tous ceux, de qui les représentants des dieux disent : « Vous êtes tous frères sur cette terre, aimez-vous les uns les autres. »

Sus à la démocratie bourgeoise

L'anarchiste dénonce plus âprement que ne le fait le socialiste « autoritaire » la duperie de la démocratie bourgeoise.

L'Etat bourgeois démocratique, baptisé « nation », ne paraît pas moins redoutable à Stirner que l'ancien Etat absolutiste : « Le monarque (...) était un bien misérable monarque, comparé au nouveau, à la « nation souveraine ». Nous n'avons dans le libéralisme que la continuation de l'antique mépris du Mol. » Certes beaucoup de privilèges ont été extirpés avec le temps, mais exclusivement au profit de l'Etat (...) et pas du tout pour fortifier mon Moi. »

De l'avis de Proudhon, « la démocratie n'est rien de plus qu'un arbitraire constitutionnel ». C'est par une « ruse » de nos pères que le peuple a été proclamé souverain. En réalité, il est un roi sans domaine, le singe des rois, qui, de la grandeur et de la munificence royales, ne conserve que le titre. Il règne et ne gouverne pas. En déléguant sa souveraineté par l'exercice périodique du suffrage universel, il renouvelle tous les trois ou cinq ans son abdication. Le dynaste a été chassé du trône, mais la royauté a

été conservée tout organisée. Le bulletin de vote, entre les mains d'un peuple dont l'éducation a été volontairement négligée, est une supercherie savante dont seule profite la coalition des barons de la propriété, du commerce et de l'industrie.

Mais la théorie de la souveraineté du peuple contient en elle-même sa négation. Si le peuple tout entier était vraiment souverain, il n'y aurait plus de gouvernement, plus de gouvernés. Le souverain serait réduit à zéro. L'Etat n'aurait plus la moindre raison d'être, il disparaîtrait dans l'organisation industrielle.

Pour Bakounine « le système représentatif, loin d'être une garantie pour le peuple, crée et garantit, au contraire, l'existence permanente d'une aristocratie gouvernementale contre le peuple ». Le suffrage universel est un tour de passe-passe, un leurre, une soupe de sûreté, un masque derrière lequel « se cache le pouvoir réellement despotique de l'Etat, fondé sur la banque, la police et l'armée », « un moyen excellent pour opprimer et pour ruiner un peuple au nom même et sous le prétexte d'une soi-disant volonté populaire ».

L'anarchiste ne croit guère à l'émancipation par le bulletin de vote. Proudhon est, au moins en théorie, abstentionniste. Il pense que « la révolution sociale est sérieusement compromise si elle arrive par la révolution politique ». Voter, ce serait un acte de lâcheté, une complicité avec la corruption du régime : « Pour faire la guerre à tous les anciens partis réunis, ce n'est pas dans le parlement que nous devons chercher légalement notre camp de bataille, c'est hors du parlement. » « Le suffrage universel est la contre-révolution. » Pour se constituer en classe, le prolétariat doit, d'abord, « faire scission » de la démocratie bourgeoise.

Mais à cette position de principe Proudhon le militant fait de nombreuses entorses. En juin 1848, il se laisse élire député et prendre, un mois de suite, aux élections partielles de septembre 1848 et à l'élection présidentielle du 10 décembre de la même année, il soutient la candidature de Raspail, un des porte-parole de l'extrême-gauche, alors en prison. Il va même jusqu'à se laisser éblouir par la tactique du « moindre mal », préférant le général Cavaignac, bourreau du prolétariat parisien, à l'apprenti

dictateur, Louis-Napoléon. Beaucoup plus tard, aux élections de 1863 et 1864, il préconise, certes, le vote par bulletin blanc, mais à titre de manifestation contre la dictature impériale et non par opposition au suffrage universel qu'il baptise maintenant « principe démocratique par excellence ».

Bakounine et ses partisans dans la Première Internationale protestent contre l'épithète d'« abstentionnistes » que les marxistes leur décochent. Le boycottage des urnes n'est pas pour eux un article de foi, mais une simple question de tactique. S'ils affirment la priorité de la lutte de classes sur le plan économique, ils n'acceptent pas que l'on dise qu'ils font abstraction de la « politique », mais seulement la politique bourgeoise.

Il ne condamne la révolution politique que si elle devait précéder la révolution sociale. Ils ne se tiennent à l'écart que des mouvements politiques qui n'auraient pour but immédiat et direct l'émancipation complète des travailleurs. Ce qu'ils redoutent et dénoncent, ce sont les alliances électorales équivoques avec les partis du radicalisme bourgeois, du type « 1848 », ou du type « front populaire », comme on dirait aujourd'hui. Ils appréhendent également que les ouvriers élus députés, transportés dans des conditions d'existence bourgeoises, cessant d'être des travailleurs pour devenir des hommes d'Etat, deviennent des bourgeois eux-mêmes.

Cependant l'attitude des anarchistes à l'égard du suffrage universel est loin d'être cohérente et conséquente. Les uns considèrent le bulletin de vote comme un pis-aller. Il est aussi parmi eux des irréductibles pour lesquels son utilisation est damnable, quelles que soient les circonstances, et qui en font une question de pureté doctrinale. C'est ainsi que Malatesta, à l'occasion des élections du conseil des Gauches de mai 1924, en France, se refusait à toute concession : « Il conviendrait, dans certaines circonstances, de voter pour un parti qui pourrait avoir des conséquences « bonnes » ou « mauvaises » et que ce résultat dépendrait parfois du vote des anarchistes, surtout lorsque les forces des formations politiques opposées seraient égales. » Mais qu'importe ! Même si certains petits progrès étaient la conséquence directe d'une victoire électorale, les anarchistes ne devraient pas courir aux urnes. » Pour conclure : « Les anarchistes se sont maintenus toujours purs et resplendissants dans le parti révolutionnaire par excellence, le parti de l'avenir, parce qu'ils ont su résister à la sirène électorale. »

L'incohérence de la doctrine anarchiste en cette matière sera illustrée, notamment, en Espagne. En 1930, les anarchistes feront front avec les partis de la démocratie bourgeoise pour renverser le dictateur Primo de Rivera. L'année suivante, abandonnant l'abstentionnisme officiel, malgré leur abstentionnisme officiel, ils seront nombreux à se rendre aux urnes lors des élections municipales qui précéderont le renversement de la monarchie. Aux élections générales du 19 novembre 1933, ils préconiseront énergiquement l'abstention électorale, qui ramènera au pouvoir pour plus de deux ans une droite violemment antiouvrière. A l'avance, ils prendront soin d'annoncer que, si leur consigne abstentionniste devait amener la victoire de la Réaction, ils y répondraient en déclenchant la révolution sociale. Ce qu'ils tenteront de faire, peu après mais vainement, et au prix de nombreuses pertes (morts, blessés, emprisonnés). Lorsque, au début de 1936, les partis de Gauche s'associeront dans le Front Populaire, la Centrale anarcho-syndicaliste sera fort embarrassée sur l'attitude à prendre. Finalement, elle se prononcera mais du bout des lèvres, pour l'abstention sur sa campagne sans assez tiède pour n'être point entendue des masses, dont, de toute manière, la participation au scrutin était déjà acquise. En allant aux urnes, le corps électoral fera triompher le Front Populaire (263 députés de gauche contre 181).

Il est à noter que les anarchistes, malgré leurs attaques endiablées contre la démocratie bourgeoise, admettent son caractère relativement progressif. Même Stirner, le plus intransigent, lâche, de temps à autre, le mot de « progrès ». Sans doute, concède Proudhon, lorsqu'un peuple passe de l'Etat monarchique au démocratique, il y a progrès ; et Bakounine : « Qu'on ne pense pas que nous voulons faire (...) la critique du gouvernement démocratique au profit de la monarchie (...). La plus imparfaite république vaut mille fois mieux que la monarchie la plus éclairée (...). Le régime démocratique élève peu à peu les masses à la vie publique. » Ainsi se trouve démentie l'opinion émise par Lénine, selon laquelle « certains anarchistes » professionnalistes « que la forme d'oppression est indifférente au prolétariat ». Et, du même coup, se trouve écarté le soupçon exprimé par Henri Arvon dans son petit livre sur l'Anarchisme que l'antidémocratisme anarchiste puisse se confondre avec l'antidémocratisme contre-révolutionnaire.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

23 NOVEMBRE 1967
NUMERO 481
0,60 F. LE NUMERO
39^e ANNEE

gasta, risquèrent un mouvement de révolte.

Dans la caserne San Gil, (85) cavaliers du régiment d'Albuero et (185) hommes d'un régiment d'infanterie de Cuarella, conduits par des officiers et sous-officiers, abandonnèrent la caserne aux cris : « Vive la République », « Vive Salmerón ».

Le général Pavia, gouverneur de Madrid, s'en vint livrer combat avec les troupes restées fidèles. Rejoignit les insurgés à la gare du Midi, il les somma de se rendre. Il lui fut répondu par un feu de salve. Ne se sentant point aidés par les troupes des Docks, les rebelles s'enfuirent, cherchant refuge aux environs de Madrid. Certains gagnèrent la campagne. Presque tous, hélas, furent bientôt arrêtés. Le pronunciamiento avait échoué complètement.

Une cinquantaine d'arrestations eurent lieu parmi les républicains et zorrillistes.

Villacampa, lui-même, réfugié à Noblejas, dans la province de Tolède, est arrêté à son tour le 23 septembre. Condamné à mort, ainsi que d'autres civils et militaires, il voit sa peine commuée en déportation perpétuelle, grâce aux protestations de l'opinion publique. Transporté à Fernando Po, Villacampa ne tarda point à mourir.

Francisco Ferrer s'expatria, vint à Paris, devint secrétaire de Ruiz-Zorrilla, un des chefs du parti républicain espagnol, et ainsi il continua la propagande en faveur des idées républicaines et anti-cléricales.

Le 26 mars 1890, Francisco Ferrer est affilié à la Franc-Maçonnerie, où il conquiert les plus hauts grades. Trinidad et Paz seront à quelques temps de là l'objet d'une cérémonie d'adoption.

Mais quittons ce terrain plein d'anecdotes, où nos pensées s'égarèrent dans des rapports d'activité qui disent la vie de l'homme, cependant qu'ils aident à éclairer notre lanterne et mieux saisir par là l'œuvre que nous légua Francisco Ferrer.

Francisco Ferrer n'abandonne point la poursuite de sa formation intellectuelle, mais il songe déjà à partager ce qu'il possède. Il veut dispenser son savoir autour de lui, communiquer ses connaissances aux autres, en faire profiter autrui.

Il fait traduire en espagnol certains livres et brochures qu'il juge utiles pour soutenir son action anticléricale. Des annuaires personnels l'assailent, qui le forcent à se séparer de sa femme, le divorce n'étant pas admis par la loi espagnole.

Pour subvenir aux besoins familiaux, Francisco Ferrer professe à l'Association philotechnique un cours d'espagnol, ensuite au Lycée Condorcet. Commencé en 1895, cela durera jusqu'en 1898. Entre-temps, il publie chez l'éditeur Garnier un cours d'espagnol pratique, cours très estimé, parait-il.

Il cessera ces activités dès 1901, absorbé qu'il est par la création de l'Ecole Moderne à Barcelone.

Mais, que s'était-il passé entre-temps ? C'est ici que se place la rencontre de Francisco Ferrer avec Mme et Mlle Meunier. Nous sommes (Suite page 2)

Francisco Ferrer s'embaucha comme employé dans une maison de Barcelone, où l'on s'occupait de la vente de draps.

Le patron était libre-penseur. Il eut maille à partir avec le clergé, tout puissant dans cette Espagne vouée aux hommes d'Eglise.

Pour moi, Francisco Ferrer est un symbole, j'entends par là qu'il personnifie l'éclatante affirmation d'une vérité au service de la libération humaine.

Francisco Ferrer était un homme qui osa se dresser contre la stupide routine d'un enseignement désuet et ne recula point de se heurter à la tyrannie « obscurantiste » de ceux qui prétendent maintenir nos sociétés sous des jougs infâmes d'intolérance, de despotisme et de fanatisme, nous dirions aujourd'hui de totalitarisme, car il n'y a guère que les vocables qui changent au cours des siècles.

On peut donc invoquer un homme qui, comme Francisco Ferrer, s'est donné entièrement à la cause qu'il estimait par dessus tout indispensable, sinon primordiale, l'éducation de l'enfance, libérée des préjugés et des dogmes, prélude à la libération de l'homme et de l'humanité.

Sans doute les chemins de la délivrance sont pavés de douleurs et de désespérances et le temple de la liberté et de la raison élevé avec ferveur et enthousiasme est loin d'être bâti.

Chancelantes sont encore nos libertés, précieuses mêmes leurs assises, mais un jour viendra où la cité de nos rêves s'instaurera magnifiquement, écrasant de ses voûtes gigantesques les centres ténébreux où l'humain n'est que l'esclave d'une Rome insultante à la vie et à la liberté.

Si nous exaltons Francisco Ferrer, c'est qu'il est parmi ceux, qui depuis Socrate, condamné à boire la ciguë parce qu'il avait osé blasphémer les dieux, un nouveau cadavre sur la poussière de ces chemins sanglants et qu'il se dresse comme un reproche permanent pour tous ceux qui essayent d'enrayer la marche d'une humanité qui, se libérant des griffes entre tous ceux, de qui les représentants des dieux disent : « Vous êtes tous frères sur cette terre, aimez-vous les uns les autres. »

Le 10 janvier 1859, Francisco Ferrer Guardia est né à Alella, un joli village à quelques kilomètres de Barcelone.

D'une famille nombreuse, de parents paysans aisés, attachés à l'Eglise et à la royauté, Francisco Ferrer a reçu une éducation religieuse approfondie.

Tandis que notre jeune Francisco épousait avec respect la croyance des siens, son frère, comme pour marquer le contraste, manifestait pour les objets du culte un grand mépris.

N'a-t-on pas écrit que ce frère José éprouvait pour les objets de piété une profonde aversion, qu'il poussait à détruire tout ce qu'il trouvait sous la main. Il allait jusqu'à arracher les scapulaires que des mains pieuses cachalaient dans la doublure de ses vêtements.

Francisco, lui, ne cultivait point cette répulsion. Sentimental et doux au contraire, il acceptait l'enseignement religieux sans rebuffade. Ne fut-il pas enfant de cœur à l'église d'Alella !

Mais l'âge de gagner sa vie vint.



ANNENA

¿QUE ESPERABAN?

SALAMANCA. — El rector de la Universidad, don Alfonso Balcells Colina, votó en las Cortes en contra de la Ley Orgánica del Movimiento y luego explicó por qué lo había hecho: «He querido expresar, no ya una opinión personal, sino interpretar la opinión pública y las necesidades del país. Tengo que reconocer que el resultado de la votación representa un innegable fracaso y un serio revés para los que propugnamos, desde dentro, una política de concordia entre los españoles.»

UNA CONFERENCIA DE CUENDE

PARIS. (OPE). — LE COMBAT SYNDICALISTE da cuenta de la conferencia dada por el calificado conferencista Félix Cuende, en la Federación Local de París. El tema ha sido «Verdades y errores presentes». Entre otras afirmaciones ha hecho las siguientes:

«Los puntos más sólidos del pensamiento libertario lo constituyen el elevado concepto de la dignidad humana, de la razón, de la justicia y del federalismo.»

«Quiero afirmar que nosotros solos no conseguiremos jamás vencer a los enemigos de la clase obrera. Si es que luchamos para estrapar las raíces de la tiranía y conquistar la libertad, no tenemos otra solución que aliarnos con otras fuerzas de signo democrático. Estas fuerzas se hallan simbolizadas en una sigla: «Alianza Sindical Obrera» (1)

«Después de la disertación han sido varios los asistentes que han expresado su punto de vista sobre el tema tratado.»

(1) Hay error de redacción. El compañero Cuende se refirió a la Alianza Sindical Española. — (Nota del «C. S.»)

EL DERECHO A EXPONER LA OPINION CONTRARIA

MADRID. (OPE). — «Disentir es también hacer patria — se ha escrito en «La Voz de Galicia» —, añadiendo: el constante asentimiento a un programa, unas instituciones, unos organismos, y una política, puede ser, en lugar de patriotismo, patriotismo. Estar ciego a la existencia de errores que toda obra humana lleva consigo, viendo sólo virtudes es la peligrosa ceguera que lleva a un pueblo al inmovilismo. Creer que ni estar de acuerdo en todo momento con el funcionamiento de unas instituciones, ni ser derrotista o nihilista, ni constructivo que tiene una opinión contraria.»

EL SEÑOR DUVERGER CALIFICADO DE «PERSONALIDAD SUBVERSIVA»

PARIS. (OPE). — El título arriba citado, es el que encabeza, a dos columnas, un despacho que de su corresponsal en Madrid, publica «Le Monde», (día 10).

«El señor Maurice Duverger ha sido calificado por las autoridades españolas de «personalidad subversiva». Hace tres semanas habló en la apertura de curso de la escuela de Sociología del CEISA (Centro de Enseñanza y de Investigación). Dio una conferencia sobre «La investigación sociológica en acción». De origen próximo a la CEISA se nos hace saber que el presidente de dicha escuela, profesor Julio Palacios, de 76 años, miembro de varias academias, ha sido interrogado durante tres horas en la Dirección General de Seguridad sobre el «significado» de la presencia de una «persona subversiva», tal como el señor Duverger.

La CEISA ha sido creada hace tres años bajo el patrocinio de 23 profesores titulares de la Universidad, a raíz de cerrarse la Escuela Libre de Sociología, como consecuencia de la expulsión vitalicia de dos (profesores: los señores Aranguren (católico) y Tierno Galván (socialista)).

Francisco Ferrer Guardia

(Suite de la page 1.)

vers 1894, Ferrer reçoit la visite de ces deux dames, passionnées de voyage, et qui, désirant parcourir l'Espagne, souhaitent «prendre» quelques leçons d'espagnol. Francisco Ferrer est consulté et devient le professeur de Mme et Mlle Meunier.

Laissons aux insulteurs de Francisco Ferrer le soin de dissertar sur ces relations, trop de colonnines ont été débitées à ce propos.

Que Francisco Ferrer se soit hasardé à quelques appréciations sur les convictions religieuses de ses élèves, rien de plus naturel; que ces dernières par réaction se soient séparées de leur professeur, on le comprendra aisément. Cependant, conservant pour Francisco Ferrer une vive sympathie, Mlle Meunier s'en revint vers son professeur, délaissant un jour d'humeur maussade, et les relations furent renouées.

En ces temps-là, Ferrer doué de la réussite des prononciamientos. La liberté, il ne la croit possible que chez un peuple qui a renoncé à croupir dans l'ignorance. Or l'Espagne compte un nombre conséquent d'illettrés.

Pour instaurer une République durable et viable, il faut éclairer les esprits. L'instruction peut y aider puissamment, encore faut-il qu'il existe des lieux où les individus puissent acquérir cette instruction indispensable.

L'idée de l'Ecole Moderne était née

CONVENTOS DE AUJE

MADRID. (OPE). — Según el diario católico «Ya», en España existen 930 conventos de clausura, con 20.000 monjas, lo que supone el 40 por 100 de los que hay en el mundo.

LA REPRESION

MADRID. — Por haber sido delegado del Sindicato Democrático Estudiantil en la Facultad de Ciencias de Barcelona, al estudiante José M. Maymó Assés el fiscal pide tres meses de encarcélamiento contra el acusado.

Por reunión no autorizada en el aula magna de Filosofía y Letras, pero con sala llena hasta los techos, el mismo fiscal (del T. O. F.) requiere un año de prisión y 12.000 pesetas de multa a cada uno de los estudiantes Zenón Navarro, Ramón Alguar y Marsal Tarragó, todos ellos de Barcelona.

FRIO Y OSCURIDAD EN LA CASA DEL ARTE

MADRID. — El 10 de noviembre de la Escuela Superior de Bellas Artes de San Fernando ha cesado en su actividad docente en su nuevo edificio de la Ciudad Universitaria.

Esta situación ha sido motivada por la falta de calefacción, electricidad y otros elementos indispensables para el normal desarrollo de su actividad docente, causando la imposibilidad de asistencia a clase de todo el alumnado, imprevisión inexplicable puesto que este mismo hecho sucedió el curso pasado en su antiguo local de la calle de Alcalá.

DECLARADO POR CASTIELLA EN NUEVA YORK

«Respecto a Cuba, la posición del gobierno español es la de siempre. España, con los países de Hispanoamérica, hercanos nuestros, no puede olvidar ni a las minorías residentes por esta cultura de la sangre que jamás se pierda. Aunque las relaciones comerciales sean menores que las de otros países, el gobierno español mantiene sus relaciones con La Habana, por razones superiores a la del matiz político de los gobiernos.»

PIDEN AUMENTO DE SUELDO

MADRID. — Aprovechando el «descanso del bocadillo», cinco mil ferroviarios han tenido asamblea en Talleres generales del depósito de Talleres de Puertas de Villaverde y Taller depósito de Cerro Negro y demás departamentos de la RENFE en la capital. Motivo de la reunión: solicitar aumento de salario y protestar contra irregularidades «verticalistas».

EL NEGOCIO ES EL NEGOCIO

LA UNION. — Con 2.467 toneladas de butano ruso ha llegado a la dársena de Escombreras el buque sueco «Capella».

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION» de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs. Es una edición «AIT».



AREA MUNDIAL

«CHE, PARE OSTE LA BURRA»

La muerte supuesta de Che Guevara en los riscos bolivianos (supuesta, porque nosotros creemos mejor en la eliminación cherriana en la manigua política cubana), ha dado ocasión para que escasísimos compañeros nuestros asomaran, fue el cuernecillo marxista que tan mal adorne a todo individuo considerado libre. El propio «Monde Libertaire» ha metido a toda fachada un retrato de Ernesto Che Guevara para darse un cartel publicitario, si bien es verdad que su comentario en ocasiones huye del camino trillado por las Agencias imperialistas de la noticia. Mas, de haber profundizado un poco el tema, el «M. L.» hubiera llegado a una conclusión anticarlista semejante a la nuestra. El recurso de nuestros compañeros de la calle Ternaux nos recuerda el truco de Pastor, director de «Estudios», el cual truco consistía en cubierta una soberbia tricomía con desnudo de mujer joven, anzuelo que atraía a los vocacionales de la sicología que en las páginas interiores, examinadas con frenesí, no hallaban más que tratados de filosofía, de pedagogía, de eugenesia y medicina.

La muerte de un guerrillero, indudablemente ofrece interés episódico y narrativo por las circunstancias dramáticas que cierran el ciclo de una vida más subrayada que otras. No obstante, hay que observar el cariz moral tanto como el espectacular del suceso. Laval fue un guerrillero tenaz en los vericuetos de la política... traumática. El hombre murió heroicamente (¿quién va a negarlo?) pero no nos interesó la negrura de su causa. Pues, el muerto al hoyo, aunque no pueda hablarse del bollo.

Sales fue otro guerrillero, no importa si urbano y sin urbanidad, ahincado en la lucha contra la C. N. T. Que gozaba de altas protecciones no hay duda, pero que se atrajo la puntería de nuestras pistolas, no lo dudemos tampoco. Al fin este guerrillero canalla, pero guerrillero, cayó mortalmente herido bajo el rayo justiciero del 19 de julio. Justamente, nadie se ha ocupado de ese Sales para encorcararnos con sus hazas.

En 1944 en el Pirineo francés pulularon guerrillas hispano comunistas, que, so pretexto de hostigar a las patrullas «boches», asesinaron en el alto Arlé al compañero Gracia de San Vicente de Castellet, comisario de batallón en la 119 B. M., 26 División, y con él a una familia confederación aragonesa. «La guerrilla! Nos hemos de ocupar de las guerrillas carlistas, que tanto dolor y muerte sembraron en España durante más de un siglo? ¿Es que no fueron videntes el cura Santa Cruz, Miret, Salvalls, Zumalacárregui y otros cabecillas de la misma especie? ¿Es que por hechos de arrojo temperamental hay que divinizar a esos individuos, cuando sin ellos la humanidad se lo pasaría estupendamente?»

Claro que han existido igualmente el Xic de la Barraqueta, federal acrisolado; Salvochea, guerrillero humanista, sin contradicción posible; Ramón Ars, luchador encarnizado; Elías García, el clásico de como contra todos; Buenaventura Durruti, el osado contra todas las tiranías. Certo, estas personalidades armadas existieron para orgullo nuestro, pero ¿qué semejanza tuvo E. Guevara con nuestros héroes de la libertad integral y de la igualdad para todos? Con los respetos que nos pueda merecer el sacrificio de un hombre como Ernesto, nos es imposible rubricar con el sombrero o iniciar una inclinación de busto en loor a un hombre entregado a una teoría totalitaria, a una corriente general comunista, revolucionaria en sentido degenerado, por tender, en todo el mundo, a la cohibición de las ideas libres y del libre desarrollo de los pueblos, mediante la agravación autoritaria del Estado. Siago que nos digan, los escasísimos «libertarios» que se emocionan ante la propaganda masiva del comunismo y del burguesismo mundiales en favor del Che

de la revolución bolchevique, que propaganda anarquista se puede realizar en Cuba, en la U. R. S. S., en Polonia, en Checoslovaquia, en Hungría, en Bulgaria, en Rumania, en Yugoslavia, en Albania (entre paréntesis; y en España, en Portugal, en Grecia, en Paraguay, en Nicaragua, en Guatemala, en Bolivia...) que no comporte, para los propagandistas, un peligro de muerte? ¿Y habríamos de ser los libertarios tan frívolos, tan mermos, tan olvidados, que la muerte de un cooperador de la tiranía roja nos emocione hasta la caída de la baba? Cuando la prensa internacional y las jefaturas comunistas echan tierra y lodo sobre las tumbas de los compañeros Berneri, Ascaso, Durruti, Mackno y otros, ¿hemos de ser nosotros quienes hemos de sublimizar a sus héroes dirigidos? Que ellos cumplan este trabajo, está bien. Que lo cumpliéramos nosotros, sería una prueba de imbecilidad militante.

Y si alguien de «nuestros» así no lo creyera, que se de un rodeo por Siberia y por la Isla de los Finos para preguntar qué ocurre en tales lugares a los compañeros que languidecen a muerte por haber osado, en régimen marxista, divulgar teorías de libertad absoluta en vez de política absolutista.

AFRICA SE NACIONALIZA

Arabia del Sud, terreno afro-mediterráneo hasta aquí ocupado por los ingleses, al fin ve satisfecha su ambición de constituirse en nación como todo país que se estime. En su lucha contra el ocupante, los grupos armados han demostrado valentía, heroísmo, desprendimiento, generosidad, y demás vocablos con los que empezamos la escritura de la historia. La población árabe-sudista, como todas, está madura para regir sus destinos, naturalmente, en democracia justificativa del derecho y la libertad del ciudadano. Únicamente que la falta centenaria de ejercicio civil (ejercicio que nadie les ha enseñado, y si regateado, como la instrucción igualmente), sumido a Aden y extensiones en el caos, en el preciso momento en que Londres anunció la concesión de la independencia, degenerando la situación en una sangrienta pendencia. Dos partidos rivales, el Frente de Liberación Nacional y el Frente de Liberación del Sud-Yemen Ocupado se disputan acremente, fratricidamente, la posesión del Poder, esa manzana de la discordia que el colonialismo les ha cedido. Diversas veces las propias tropas ocupantes tuvieron que evitar choques sangrientos entre ambas fuerzas locales, mas al marginarse aquellas los encontraron entre aborígenes FRY y PLOV, que elevaron la proporción de una guerra ostensiblemente mortífera. En la sola batalla de Aden y alrededores fueron registradas más de dos mil bajas, en muertos y heridos. Mal me plazca la Arabia del Sud con su independencia. Primera, la rivalidad esterilizada, luego será el «proteccionismo» de la rubia Albión, de EE. UU., de la URSS o de China. Dolor, imposibilidad, miseria y dependencia. Sólo los jerifaltes de la nueva política «local» gozarán tanto de independencia como de riquezas personales. El resto de la población, la «réclite», a trabajar, a aguantar, a sufrir, a aplaudir, a votar, a llevar el paso, a sostener el fusil y las ambiciones de los «comandantes».

VOCES DE ALIENTO Y VOCES DE DESALIENTO

Es cruelidad estar echándole continuamente en cara a un niño sus defectos en vez de corregirlos. A los niños de delicado temperamento les lastima gravemente la sugerencia de inferioridad y la exageración de defectos que pudieran haberse por completo vencido.

La constante, enfadosa y repetida mención de los defectos de un niño, perjudica al niño en la mitad tanto como mantener su tierra mente siempre plena de lo verdadero, lo bello y lo bueno. La persistente sugerencia de amor, pureza y bondad emparará de tal suerte al cabo de algún tiempo el ánimo del niño, que no habrá en su naturaleza ni un átomo capaz de atraer las siniestras cualidades opuestas de odio, injuria y malignidad.

Quedará tan benéfico de luz, tan lleno de belleza y amor que no quedará resquicio por donde penetren sus contrarios.

Es preciso alentar, mantener y afirmar la confianza del joven en sí mismo por todos los medios posibles, pero con muchísimo cuidado de que por imprudente extralimitación no caiga en la jactancia y el engrandecimiento creyéndose superior a su verdadera valía.

Gran número de jóvenes especialmente los de exquisita sensibilidad y recatada y medrosa índole propenden a figurarse que carecen de las aptitudes manifestadas por sus compañeros.

La característica más señalada de estos jóvenes es que desconfían de sí mismos y pasan alternativamente de la esperanza al desaliento. En consecuencia, gran torpeza es, contrariar la confianza que un joven pueda tener en sí mismo, dudando de sus aptitudes o sugeriéndole la desalentadora idea de que nunca servirá para cosa que valga la pena.

Las desanimadoras palabras de estas sugerencias, como letras grabadas en certeza de retoño, irán aumentando de tamaño según transcurra el tiempo, hasta que aparezcan como horribles costurones en el carácter del hombre.

Muchísimos padres no se dan cuenta de cuán sensitivos son los niños ni de la facilidad con que moralmente los lastima el descorazonamiento o el ridículo.

Los niños requieren mucha estimación, estímulo y aliento que nutran su vida moral y les entonen el ánimo.

En cambio, languidecen muy rápidamente bajo el vituperio, la burla y el menosprecio, incompatibles con su sensitivo temperamento.

No hay peor sistema que estar constantemente reprendiendo, vituperando, increpando al joven por realidades o imaginados defectos de su carácter; y de veras cruel y casi criminal es, sugerirle la idea de que no sirve para nada y que jamás hará cosa de provecho.

Muy fácil es que el padre o la madre se apresuren por ver el porvenir de los jóvenes, juzgando sus naturales aptitudes e invierten en negativa y estéril una mente que hubiera sido positiva y fecunda, si le enfrian los entusiasmos grabando en su plástica mente la idea de que es un zoque y que en vano se esforzará en ser algo porque no tiene fuerzas ni alientos ni facultades para llegar a donde llegaron otros.

Semejante enseñanza sería capaz de dar al traste con el mejor talento. Fácil es observar como los jóvenes se aplican al trabajo o al estudio y se esfuerzan en salir airoso de sus menudas empresas, al estímulo de las voces de aliento y frases de elogio.

PEREZ GUZMAN

Grupo de Amigos de los Mutilados de la guerra de España en el exilio

La situación de los 1.500 mutilados de la guerra de España en el exilio — 300 de los cuales se hallan totalmente incapacitados, para el trabajo — empeora por momentos. La vejez ha venido a agravar su miseria y su desaliento.

Nuestro grupo ha enviado, hasta la fecha de hoy, la cantidad de 419 libras con diez chelines a la «Liga de Mutilados Españoles» de Burdeos, y la de 20 libras al «Fondo de Ayuda a los Republicanos Invalidos Españoles» de París. Estas sumas han sido recaudadas entre nuestros afiliados y simpatizantes.

La donación más generosa que hemos recibido hasta ahora para nuestros mutilados ha sido la de los antiguos vascos residentes en Inglaterra — nos referimos a los refugiados vascos que vinieron de niños a Inglaterra al terminar la guerra civil española — los cuales, en una reciente reunión celebrada en Londres, recaudaron y nos enviaron para los mutilados españoles la cantidad de 37 libras con 16 chelines y 3 peniques. Sería hermoso que este noble ejemplo cundiera entre todos los grupos de la emigración española.

Como algunos de nuestros simpatizantes nos han indicado que desearían ayudar especialmente a los mutilados españoles que se hallen en situación más apurada, damos a continuación los nombres y circunstancias de unos pocos mutilados que

han sido visitados recientemente por un amigo de nuestro grupo:

Francisco Pinos Vidal (1, Pont de la Daurade, Toulouse). Tiene 71 años. Fue herido gravemente en España, y más tarde en Francia. Está cojo y casi ciego. Vive en un viejo almacén, sin recursos de ninguna clase.

Mariano Macián Bueno (31, Avenue de Lyon, Toulouse). Tiene 64 años. Está tuberculoso y vive en la mayor miseria con su esposa, que ha salido recientemente del manicomio.

Esteban Ridorsa (65 años) y José Pérez Fernández (59 años). Viven juntos en una pobre habitación que da a un patio lóbrego (53, rue Pargaminières, Toulouse). Pérez perdió una pierna en la guerra española y cuida de Ridorsa que está paralítico y mudo.

Eladio (45) y Constantina Sandoval (50). (Grupo Jolimont, Apartamento 130, Toulouse). Casados, con un hijo aprendiz que aún no trabaja. Eladio estuvo en la cárcel en España y padece del corazón. Constantina se ha quedado ciega.

Señora de Alcaraz Martínez. (69 años). (5, rue Joseph Guépin, Toulouse). Viuda de un guardia civil republicano, que se volvió loco en el destierro. Vive completamente sola, en la mayor miseria y sin ningún amparo oficial.

Antonia Pastor de Elías (64 años). (12, rue Raymond Vitor, Castres, Tarn). Viuda con dos hijas paralizadas para un bombardeo de la guerra española.

Los donativos de socorro para estos mutilados españoles especialmente necesitados, y para todos los demás, pueden dirigirse, o bien directamente a los desventurados a que-



MALLAS SUeltas

ESTAMOS ya en aquello de que el hombre responsable, el que piensa por sí propio, ante las duras necesidades y tanto ocupación cotidiana, se decide, sin timidez a tomar parte directa en cuanto se refiere a producción, administración y desarrollo del trabajo, ese bien social ahora no muy abundante.

Para cerciorarnos de las causas que determinan agobios e injustas explotaciones (bajo la cantilena de democracia, comunismo, liberalismo, liberación, etc.), es indispensable tomar cartas en el asunto, situándonos en el mismo prosoceno de la vida cual aconsejaron Ortega y Gasset y otros. Tanto la producción como el usufructo de la misma nos han sido escamoteados, así como otros derechos «inmateriales», (libertad, escucha, etc.), a los ciudadanos de provecho considerados de tercera.

Sin hipotecar nuestro ideario ácrata, precisamos enterarnos lo más fielmente posible, donde radica el límite del derecho de cada uno, y también a donde empieza el abuso del individuo contra la sociedad, abuso hasta aquí caracterizado por el despilfarro, la acaparación y la ignominia de unos causantes de la miseria y el hambre de una mayoría de semejantes. Esta última tendencia, hasta aquí característica de los «ricos antiguos» va siendo sucedida por los «ricos nuevos» mediante el recurso de la demagogia publicitaria que comúnmente recurre al gregarismo de masas para prolongar un estado de inhumanidad so pretexto de eliminarlo.

Aunque en la C. N. T. (y ello viene ya de sus orígenes) no se han opuesto peros a ninguna lucha por difícil que ella fuere, precisa en adelante reforzar nuestros ánimos, y nuestros cuadros en vigencia, y a la par, orientar firmemente nuestra actuación en los aspectos de actualidad, docente e ideológica.

Una nueva actividad podría serlo una campaña destinada al logro de la libertad y gratitud de entrada en centros culturales, las universidades incluidas, a fin de que las capacidades en embrión existentes en campo trabajador no sean malogradas para la sociedad toda. Hay que acabar con el mito de que sólo la clase adinerada dispone de hijos-positos porque puede pagar las costosas matriculas que impone el Estado. El pueblo — esa cosa sólo considerada por los de arriba para el cuartel, el voto, el trabajo y las manifestaciones gregarias — debe al fin ascender, tomar conciencia de su

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA»

«Algunos han dicho que este libro sorprende. Sin duda contiene situaciones y desenlaces inesperados. Los contrastes obtienen semejante resultado. Pero la fuerza realista de la obra, estampada como si tal cosa, no debe pasar desapercibida.» (E. García)

nes acabamos de nombrar, o bien a los siguientes grupos, ocupados en proporcionar ayuda a los mutilados españoles:

Mr. Digno Fernández, Tesorero del grupo anglo-español «Friends of the Spanish War Disabled in Exile», 5 Bathurst Street, London, W. 2.; o a M. Alexander Traper, Tesorero de la «Liga de Mutilados e Invalidos de la Guerra de España en el Exilio», 64, rue Borie, Bordeaux, France.

Por el grupo de «Amigos de los Mutilados de la Guerra de España en el Exilio»: el Presidente José Antonio Balbontin, 120 Arthur Court, Queensway, London, W. 2.

El Secretario-Tesorero: Digno Fernández Mori, 5, Bathurst Street, London, W. 2.

Londres, octubre 1967.

P. D. El Centro Gallego de Londres celebrará un baile en beneficio de nuestros mutilados el 25 de noviembre en el Fox School Hall, Edge street, London, W. 8.

JOVEN EMIGRADO ESPAÑOL

Los jóvenes confederales españoles te invitan a venir a ellos.

Vosotros conocéis mejor que nadie a los culpables de vuestro forzoso exilio. La retrógrada clerical, los militares antiespañoles y vende-patrias, la avaricia de un capitalismo anticuado y retardatario, son los verdaderos responsables de vuestras penas. Su codicia desenfundada es la causa fundamental de que os veáis alejados de vuestras mujeres, de vuestros hijos, de vuestros familiares más amados.

Si deseáis colaborar en la gran obra de liberación de España de las garras del fascismo que la oprime desde hace veintinueve años, uníos a los auténticos antifascistas que luchan por la libertad.

Para informes y adhesiones, dirigíos a:

C. N. T. Francesa, 39, rue de La Tour-d'Auvergne Paris (IXe)

papel en la vida única que la Naturaleza ofrenda al Hombre. La clase trabajadora debe entrar por la puerta grande en el gran recinto del desarrollo intelectual para acabar con la esclavitud secular de la ignorancia, y para introducir sus hombres despiertos y responsables en la forja de una nueva vida, en la refundación efectiva de la Cultura y el Trabajo.

M. Durán

Toulouse, 1967.

COLUMNA DEL EMIGRADO

YO ME LIBRE DE UN TRAIOR

Adiós España querida madre, y también mi dolor; me voy a tierras de exilio por la culpa de un traidor.

Al pasar los Pirineos y poner los pies aquí, con lágrimas en los ojos, España, pensé en ti.

Es un recuerdo en la vida que jamás podrá olvidar, alejado de mi tierra por amar la libertad.

Yo tengo mi pensamiento, no puedo renunciar, quiero ser libre en la vida junto con la humanidad.

¡Qué amargura para un hombre que no se puede expresar y ve la soga en su cuello de la que quieren tirar!...

Es un camino a palos el que en España hay que andar, peor que el que los esclavos seguían años atrás.

Vaya tristeza la mía cuando veo en gala tierra cuando observo cada día a quienes perdí una guerra.

Tres décadas han consumido pasándolo en casa extraña. No se han arrepentido, no ceden ante la infamia.

Esperan que algún día puedan regresar a España, pronto, porque la vida siendo vieja no engaña.

Ellos se olvidan de todo, lo banal no les apaña. ¡Qué España salga del lodo, que vuelva a ser libre España!

Es puñetera la vida, amargo lo doloroso. Sairr joven de su villa, volver viejo y andrajoso.

Les declararon la guerra sin haberla merecido; se les fue toda la tierra, el bueno quedó vencido.

Defendían libertad, lucharon contra el ladino. Impuesto de su verdad hacia ellos me inclino.

Si ellos son apatridas yo también soy perseguido. Nuestras vidas ya cruzadas, siguen el mismo camino.

Llenos de fe y de pasión nos da pensar en los hijos luchando sin remisión por mejorar sus destinos.

Ellos sabrán comprender que nuestro pan fue muy duro y sabrán qué proceder conviene para el futuro.

Por el fuego y la cizaña, por el combate en sí mismo, no abatirán España esas hordas del fascismo.

No importan los reveses, los muertos en el camino, ni apurar hasta las heces el dolor de medio siglo.

Un día a España la vieron cuna y civilización del Mundo. Hoy, porque la perdieron va caminando sin rumbo.

Que iremos enderezando con firme sindicalismo; doblegaremos el mando, acabará el franquismo.

Estoy seguro, españoles, que de apelar por escrito, sin recurso de bemoles, sería por los archivos.

Será tarde o temprano se tomarán los fusiles, ya que los tienen en mano los guardias dichos civiles.

Los hijos de Torquemada no tienen razón de estar. Tienen España quemada y quieren arroparla.

Una herencia y una idea, un camino que no engaña. Que nuestro combate sea por la libertad de España.

Angel CRESPO CRESPO Paris-septbre, 1967.

ANTE TODO LA C. N. T. DE ACUERDO

ENTRE el sábado y el lunes de cada semana al regresar del trabajo acostumbramos a abrir el buzón del correo para sacar nuestra Prensa. Seguidamente empezamos a leerla con el mismo interés que cuando éramos más jóvenes pusimos en todo lo que se refería a nuestra Organización.

Así, pues, un día pudimos fijarnos en un breve escrito aparecido en «CNT» número 843 que llevaba por título «Actitudes claras», el cual, a mi me llamó la atención por los conceptos preventivos que en él se indicaban.

Los argumentos expuestos por el autor del escrito — Morata, si no recordamos mal — los creamos hijos de una pasión por la C. N. T., y más todavía; las de un sincero militante que, situado en el plano del imparcialismo razonado, no duda en afirmar que corresponde a todos los militantes del anarcosindicalismo el velar por el porvenir de la C.N.T., sin pretendidas innovaciones que sólo podrían conducirnos a la confusión y a la división interna».

He aquí un juicio razonado que debiera abrir las puertas del corazón y de la mente a cuantos compañeros se agrupan en las regionales de origen para que jamás se deje pasar por la espita de las posibilidades ninguna crisis de resultados intencionales. Del claro entendimiento de cuantos compañeros se hallen implicados en dichas regionales depende la verdad de lo que se quiera ver o hacer.

Yo, por ejemplo, miro hacia la región andaluza como punto neurálgico de una futura acción llevada adelante por todos los hombres que conocen palmo a palmo la tierra donde nacieron. Ello ha de ir acompañado del propósito energético de descomponer la trama caciquil que durante tantos años viene moviendo los

hilos de la dirección político-fascista, y aprieta la mordaza inquisidora de una religión ahda impuesta a título de «democracia orgánica».

Estos son detalles sumamente interesantes sobre los cuales cualquier «regionalista» del exilio está obligado a meditar para una labor efectiva, cerca de sus próximos compañeros.

Otras consideraciones de orden más sereno que bien podrían irrogar perjuicios morales y materiales a la C. N. T., a esas hay que eliminarlas por ser brotes que nacen de árboles bordes, o mal injertados.

El deber de todos ha de consistir en propulsar el interés vital de la Organización, el cual no debe sufrir merma alguna en ideas y hechos, tanto en el exilio como en España.

Si así procedemos, el compañero Morata y tantísimo que así piensen, podrán estar tranquilos, al tiempo que el propio Morata sentirá satisfacción porque la simiente de senazate sembrada en los surcos permanentes de nuestra Prensa ha, manifiestamente, fructificado.

Dionisio Crespo

Servicio de librería

COLECCION PLAZA
Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F
«La llama de plata», James Hilton...
«Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch...
«El pecado del mundo», idem...
«La gran aventura», Pearl S. Busck...
«Cosmopolitas», William Somerset...
«El pesador de almas», André Maurois...
«Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy...
«Calidoscopio en K.», A. J. Cronin...
«El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence...
«El coraje de vivir», M. Van der Meersch...
«Viento del Oeste», Pearl S. Busck...
«Retrato de una actriz», A. Maurois...
«La huella del Dios», M. Van der Meersch...
«Leed en mi corazón», Jerome K. Jerome...
«Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham...
«La joven romántica», idem...
«Mon comunismo», S. Faure...
«Mon opinion sur Dieu», idem...
«Textes choisis de Bakounin...
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme...
Pourquoi je suis Athée...
Paroles d'un Incroyant...
Véridique Histoire de l'Eglise...
L'Eglise et la Guerre...
Surpopulation...
Histoire des Papes...
La Vie comique de Jésus...
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer...
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruif...
OBRAS DE VICTOR GARCIA
«Japón hoy»...
«América hoy»...
«Fundamentos del anarquismo (Canoduction)»...
«El pensamiento anarquista»...
«Escarceos sobre China»...
«La Internacional obrera»...
«El sudeste asiático»...
Discos
LES GRANDES CHANSONS DE LEO FERRE...
«Las Mil Mejores Poemas»...
«El triunfo del No Ser»...
«Regis»...
«Cuentos», de Camplo Carpio...
Recién aparecido:
«POEMAS DE LLUM I TENEBRA»...
Volúmen de poemas en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop...
Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, París X, CCP 13507 56. 15 % a paqueteros y F. L.

LO QUE ME CONTO PRUDENCIO

Haga lo que pueda en el jardín

PRUDENCIO es un compañero de buena ley entre los que hay. Un excelente muchacho, ya más para cincuenta que para veintiaño: con doce defectos que virtudes.

Y vaya de prosa. Dejando a un lado la jardinería poética y su gama infinita de florados jardines, afirmamos que de lo que se trata aquí se vino a dar cuenta de que el problema que pretendía resolver no resolvía nada. Porque los señores y las señoras querían ser lavados de sus trapos sucios por una simple porquería nada más. Por una inmundicia; por un mendrugo tirado a las fauces de un can... Resultando que su compañero era una cana y por lo tanto sensitiva hasta el extremo de que a pesar de haber nacido en cuna de sufrimiento proletario sin par: hambres, miserias, trabajos, necesidades sumas, en fin, toda la aureola de los mártires silenciosos de los desheredados de la tierra; cada vez que terminaba una «colada» de 12 o 14 horas — a la vista y paciencia esforzada y trabajada del amigo Prudencio — se ponía a rabiar, no había Cristo que la resistiera, y era como si todos los diablos del infierno se le hubiesen entrado en el cuerpo. En un par de ocasiones se le quedó tendido, desmayado por el esfuerzo inmenso y por la falta de alimento imprescindible, en la puerta de la cocina. Ahí mismo vino el coser y cantar del cuento, Prudencio quedó comovido, desolado, frente a un posible deceso de su bestia compañera. Y ya era suficiente con su propio por abuso de trabajo, para poder comer, dormir, jaranear, etc. «Pues no faltaba más! ¿Podía ser aquello un remedio de vida proletaria? Un llenar el estómago, un satisfacer las glándulas sementales, un dormir y despertar, un levantarse y volverse a agachar, como son las desgracias que nos manda el señor? Prudencio pensó tipo facto que todo aquello era una de las mayores mentiras de la moral en boga y que era preferible, si no había otra solución en puertas, volverse un nuevo Al Capone que tirar la existencia de manera tan pueril, tan estúpida, ridícula y miserable. Pero no hizo nada de eso, bellado (por si los justos lectores empezaban a impacientarse y hasta a asombrarse por lo que pudiera ser el final de esta estúpida historia de la vida real).

Presentó el espectáculo la simpática y aguda Simone Chobillon, la cual cedió la escena — a cada uno su tiempo — a Collette Chevrot, para cantos; a Bernard Dimey para sátiras de estilo; a Marie-Nane Julien, desgranadas en trio de canciones al día; Pierre Provence, caricato de crédito merecido; a los Poemiens, ya conocidos por su gracia en la poesía animada, y a Les Garçons de la Rue, cada vez más convincentes por seguridad, armonía, ritmo, y sentido de la crítica.

No obstante tan buen programa, el clou de la fiesta fue nuestro amigo Léo Ferré, el compositor tan conocido como discutido por sus canciones llenas de sabor y de atrevimiento. A fuer de sincero consigo mismo Léo no niega su apego a la norma anarquista, la que no ata a nada ni a nadie y menos al convencionalismo clásico de las sociedades, y decimos sociedades porque en la época que nos toca vivir las hay de variadas tintas, aunque el resultado de supeditación del hombre a la máquina del Estado sea, aquí, allá o acullá, siempre la misma. Así Ferré entona sus rebeliones, sus observaciones mediante el recurso musical, siempre menos crudo y siempre más penetrante, y convincente, que las expresiones de hoja dominical — no importa si de partido — y mitineras.

Oyendo a este compañero uno se percata de que el mismo posee el don de las letras, además de una cultura musical extensa, superior, a no dudarse, a los conocimientos que sus críticos sistemáticos poseen de las 7 Musas.

Léo Ferré, a través de esta croniquilla envía un saludo a los compañeros españoles, en los cuales piensa, y con los cuales — probablemente — contactará el 7 de abril que se aproxima.

Felicitaciones a «Le Mond. Lib.» por el éxito conseguido y al numeroso público que supo disfrutar de tan relevante espectáculo. — F.

Y lo que se puede, pero no hacer lo que alguien o algo nos obliga a realizar. El día que no pueda comer, leer, fumar, descansar cuando estoy muy cansado por un trabajo hecho a gusto, pero sin excesos ambiciosos de insipida moneda; el día que algo me impida ser yo mismo, ese mismo día tiro toda la vida por la borda, con la naturalidad con que pudieran haberlo hecho los Sócrates, los Buda o los sursum corda de la historia. Porque a mí, pobre diablo, pero ni más ni menos diablo que Fidel, Johnson, Franco o Kossyguin, nadie me va a venir con chiquitas. Chico soy, pero no tanto, A la mismísima mierda envío o quien me quiera zarandear de lo lindo, como vulgarmente se dice. Por eso a mi compañera de fatigas le dije ese mismo día:

— Mi hijita: haga lo que pueda en el jardín. Y aquí que quiera lavarse sus suciedades, pues que lo haga. ¿Vale la pena vivir para salvar del piojo a un cura, a un comisario del pueblo o a un Hitler en miniatura? —

Compañeramente invitados tuvimos el placer de asistir a la fiesta libertaria celebrada por nuestro colega francés, el día 10 del mes en curso. La sala estaba rebosante de compañeros, simpatizantes y amigos, ofreciendo un aspecto altamente conmovedor.

Presentó el espectáculo la simpática y aguda Simone Chobillon, la cual cedió la escena — a cada uno su tiempo — a Collette Chevrot, para cantos; a Bernard Dimey para sátiras de estilo; a Marie-Nane Julien, desgranadas en trio de canciones al día; Pierre Provence, caricato de crédito merecido; a los Poemiens, ya conocidos por su gracia en la poesía animada, y a Les Garçons de la Rue, cada vez más convincentes por seguridad, armonía, ritmo, y sentido de la crítica.

No obstante tan buen programa, el clou de la fiesta fue nuestro amigo Léo Ferré, el compositor tan conocido como discutido por sus canciones llenas de sabor y de atrevimiento. A fuer de sincero consigo mismo Léo no niega su apego a la norma anarquista, la que no ata a nada ni a nadie y menos al convencionalismo clásico de las sociedades, y decimos sociedades porque en la época que nos toca vivir las hay de variadas tintas, aunque el resultado de supeditación del hombre a la máquina del Estado sea, aquí, allá o acullá, siempre la misma. Así Ferré entona sus rebeliones, sus observaciones mediante el recurso musical, siempre menos crudo y siempre más penetrante, y convincente, que las expresiones de hoja dominical — no importa si de partido — y mitineras.

Oyendo a este compañero uno se percata de que el mismo posee el don de las letras, además de una cultura musical extensa, superior, a no dudarse, a los conocimientos que sus críticos sistemáticos poseen de las 7 Musas.

Léo Ferré, a través de esta croniquilla envía un saludo a los compañeros españoles, en los cuales piensa, y con los cuales — probablemente — contactará el 7 de abril que se aproxima.

Felicitaciones a «Le Mond. Lib.» por el éxito conseguido y al numeroso público que supo disfrutar de tan relevante espectáculo. — F.

«Les frères Elie et Elisée Reclus, ou du protestantisme à l'anarchisme»

Libro escrito por Paul Reclus, con inclusión de originales inéditos de ambos sabios. Ningún compañero, ningún estultoso debe prescindir de este edificante libro.

En la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 8,50 frs.

COMUNICADOS

F. L. DE IVRY
Reunión general el domingo día 26 en lugar del 19 como aquí se había anunciado. Orden del día del Pleno regional.

C. N. T., SEINE ET MARNE
Quedan invitadas todas las Federaciones Locales del departamento a la reunión que tendrá lugar el domingo día 26 a las dos de la tarde en Melun y en el sitio de costumbre.

CONFERENCIA PUBLICA
Organizada por las Federaciones Locales de Marsella y de Saint-Henri, tendrá lugar el domingo, día 10 de diciembre de 1907, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourser du Travail, 13, rue de l'Académie, Marselle, a cargo del joven y culto periodista Guerrero Lucas, que disertará sobre el sugestivo tema: «La situación social de la España franquista. La crisis grave que atraviesa actualmente el régimen franco-falangista, será debidamente analizada, motivos fundamentales por los cuales requerimos la asistencia numerosa de los afiliados y de sus familiares, de los simpatizantes, jóvenes y antifascistas en general. Por la libertad de España, todos a la conferencia de la C. N. y del Movimiento libertario español.

ASIMISMO, en el mismo local el domingo día 26 de noviembre, el compañero Miguel Celma, disertará sobre el siguiente tema: «Causas y su formación intelectual. Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia. En la Caserne Saint-Jacques, n° 27, C. N. T. F.

CONVOCA a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

ANUNCIA asamblea general para el 26 de noviembre. Asunto mayor: Pleno regional.

TENDRÁ reunión general el domingo 26 del corriente en el lugar y hora de costumbre.

ENTREVISTA imprescindible el sábado 25 de noviembre. Examen de lo actuado y preparación de la actividad próxima. Concurrirán todos los amigos.

CONFERENCIA Louis Simon sobre Henry David Thoreau, asistido por Herbert Prélier y Emile Couderc, Miercoles 22 noviembre a las 9 menos cuarto de la noche.

Continuación de la asamblea el domingo 26 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

Magnífica reproducción del pánuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortes, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

Continuación de la asamblea el domingo 26 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

TURRONES
A BENEFICIO DE LOS COMPAÑEROS ANCIANOS
Panecillos (pieza), 0,50; Turrones (en pastilla), Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toleado, 2,50 frs. pastilla.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA
Llegan regularmente los cuadernos correspondientes a la edición francesa. El último recibido consta hasta la pág. 480. La edición española se está trabajando tanto en redacción como en preparación tipográfica.

PARA relacionar:
EN FRANCIA.—Victor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (XX). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596, México 1, D. F. México.
EN VENEZUELA.—Vicente Soterra. Apartado 9527 (Catal). Caracas, Venezuela.

Sumario del número 70:
EL PENSAMIENTO VIVO DE ELIAS RECLUS (recogido por Vladimir Muñoz).

Mastieno : LOS VIDENTES CIEGOS, EL CIEGO BENITO PEREZ GALDOS, Volga Marcos : GARCIA LORCA Y LOS MOVILES DE SU ASESINATO.

J. Sevilla : EL ANTIGUO «CAMPUS STELLAE» EN GALICIA. Manuel Otero : HIMNO RUSICO (poesía).

Eugen Relgis : LAS INSINUACIONES DE LA NEGACION. José Viadui : PANORAMICA ANECDOTARIO ESPAÑOL.

Victor García : CEILAN, INSULA DEL TE Y EL BUDA. LA IRUPCIÓN EUROPEA PORTUGAL Y HOLANDA. Fabián Moro : REFLEXIONES AL DESGAIRE PARA UN POEMA DE LUCES Y TINIEBLAS.

Alfonso Camín : MADRILEÑA (poesía). Vladimir Muñoz : KROPOTKIN Y EL FEDERALISMO.

José Carmona Blanco : ARTE Y COMPROMISO. Noticiario, fotografías, dibujos, notas, libros, etc. Un número digno de los anteriores.

Un franco en toda Francia. «CIUDAD CAIDA» de J. Carmona Blanco. Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con acierto de sociología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma. 10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

La A. I. T. en el continente americano SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

La F. O. R. U. (Federación Obrera Regional Uruguaya) nace con el siglo. Si bien con anterioridad de dos décadas en el siglo pasado existieron grupos culturales y sociedades de resistencia que hacían las veces de sindicatos obreros, la Federación se consolida al unisono de la Federación Argentina. A lo largo de sus actuaciones se apercibe la similitud de orientación hasta de lenguaje en las dos orillas del Plata. La organización Uruguaya resulta minoritaria, no tanto por la mayor densidad de población en Uruguay con relación a la Argentina. Cuenta el hecho de una industrialización más embrionaria, limitada casi a la explotación de la carne. Los militantes de una y otra organización laboran en cooperación estrecha, pasando de orilla a orilla con gran facilidad. Las persecuciones que se escalonan en Argentina con una regularidad calamitosa provocan el continuo aporte de perseguidos o de expulsados que momentáneamente enriquecen con su presencia el potencial militante en el Uruguay, donde se goza de un régimen político liberal. El paso de José Batlle y Ordóñez por la presidencia marcó al país con su sello personal. A él se debió fraterna acogida a los perseguidos anarquistas. A él se debió también que un buen número de militantes capacitados abandonaron el movimiento sin resquemor ni estrepando, quedando siempre como hermanos colaboradores pero abandonando su intervención directa en la organización obrera. Batlle y Ordóñez poseía gran delicadeza e inteligencia y sabía cómo ofrecer una buena plaza sin herir susceptibilidades. El abandono se producía al correr de los años, por un contraste de situaciones.

De una orilla a otra se vivían los mismos problemas de orientación. La F. O. R. U. y la F. O. E. U. aparecían como dos entidades gemelas hasta el momento en que llegaron militantes catalanes que imprimieron en Uruguay una modalidad que no se

aceptó en Argentina a pesar de la ardiente campaña que los sindicatos realizaron en ambas orillas.

La influencia moral del movimiento obrero de finalidad anarquista era tal que llegó a crearse un movimiento estudiantil hasta tal extremo simpatizante que la Universidad del Uruguay sirvió de ejemplo a los movimientos universitarios de los países de Sudamérica. El Centro Ariel polarizó inquietudes que plasmó en actividades concretas: cual la constitución de la Universidad Popular de Montevideo, con el aporte de los emigrados de Argentina.

Las actividades culturales se desarrollaban en diversas provincias, sobre todo en Salto y en Treinta y Tres, animadas por grupos de la F. O. R. U., sindicatos de Oficios Varios, estudiantes universitarios. Se tituló a José Enrique Rodó (autor de «Ariel») de «maestro de la juventud uruguaya», y es cierto que su personalidad brilló en el espíritu de los jóvenes, pero el ejemplo y la predicación de los anarquistas, el prestigio intelectual de un Florencio Sánchez, impulsaron a la juventud a la acción y al contacto con los obreros de la I. O. R. U. De todos era conocida la vibrante estampa de uno de los primeros dramaturgos americanos: gloria del teatro uruguayo y a su vez militante anarquista activísimo, durante varios años redactor de «La Protesta», de Buenos Aires.

El desarrollo expansionista de los Estados Unidos culminó en un imperialismo económico agresivo que no aceptaba el despertar político y económico de los países del Plata. En 1930 intervinó directamente en Argentina contribuyendo al entronizamiento de la dictadura del general Uriburu. En Uruguay se hallaba a punto de cumplirse el tratado concerniente a la explotación de las reservas y consumo del petróleo. El programa político de los gobernantes de aquel momento establecía el plan de liberarse de la influencia americana liquidando los contratos.

Fue el origen de la dictadura del doctor Terra, instaurada en 1933. Siguió al acto un período de persecuciones a las organizaciones obreras y estudiantiles. Los militantes extranjeros fueron expulsados a sus países de origen, entregando a los anarquistas italianos al gobierno de Mussolini. Los nativos fueron encarcelados o internados. Los estudiantes sometidos a nuevas férulas. Y todo fue recomenzar para reconstituir los viejos bastiones representativos de la Internacional que lanzó al mundo del trabajo su llamado a la lucha y a la cohesión. Con la dramática situación de Argentina, Uruguay, Paraguay y Brasil; con la situación intemperante en Chile y Perú, la Asociación Continental de los Trabajadores (A. C. A. T.), filial de la A. I. T., quedó desmembrada. No se ha reconstituido aún. La lucha prosigue más difícil. Corresponde a los militantes de hoy cubrir una nueva página de la historia de las luchas sociales. El prestigio de la F. O. R. U. queda inclumbe pero no así sus efectivos. La situación actual del movimiento obrero de influencia anarquista, así como la de publicaciones y agrupaciones afines, requiere un capítulo aparte que no nos corresponde realizar.

PERU
«Los anarquistas, desde los albores del movimiento obrero, se entregaron con pasión al fortalecimiento de un movimiento obrero realmente emancipador, libre de los entreguismos políticos y totalmente basado en las fuerzas propias del proletariado consciente y militante. Debido a esos esfuerzos nació y adquirió la plenitud que le dio la gloria de sus luchas el Sindicalismo Revolucionario, el Anarcosindicalismo, que ha venido a representar al proletariado moderno el único movimiento realmente propulsor de reivindicaciones in-

mediatas, a la vez que impulsor de la verdadera revolución social que establezca una sociedad sin tiranías y sin explotación.» (Del folleto: «El Anarcosindicalismo en el Perú»)

Yerran quienes afirman que las corrientes llamadas mancomunadas arrancan de época reciente, corriendo parejas con la evolución industrial. La que se adjetiva como «lucha social» va paralela a la evolución del hombre y de sus renovadas formas societarias. En varios rincones de los distintos continentes se desdibujan vestigios de civilizaciones que datan de siglos anteriores a la era cristiana. Y en estos vestigios se observan detalles que atestiguan de este afán del hombre por liberarse de sus tiranas autoritarias. En Perú, los estudios constantes de su pasado permiten comprobar que con anterioridad al llamado Imperio de los Incas existían ya formas sociales asentadas sobre ciertos principios que daban pie a la manida «lucha de clases». El régimen más perfecto de los Incas delimitaba las «castas» todo y practicando un sistema comunista que puede ser aún modelo y envía a los países incursos hoy en la práctica de un pretendido socialismo.

No hemos hallado nota que especifique si el movimiento obrero organizado en el Perú se adhirió de manera oficial a la A. I. T. Lo que sí puede afirmarse es que las características y hasta el nombre del organismo militante corresponden en un todo a las organizaciones similares de América del Sur. Federación Obrera Regional del Perú, se llamaba, al igual que la F. O. R. U. y la F. O. E. U.; la F. O. E. Ch., etc., todas ellas secciones de la A. I. T. Al parecer, el movimiento obrero se venía tejiendo y tejiendo forma radical con la constitución de la «Unión de Trabajadores Panaderos» en 1904. Pero se avanza que los grupos obreros de resistencia poseen arraigado carácter combativo y sentido organizativo, probándose a través de varios conflictos surgidos en diferentes puntos del país y sobre todo con la huelga de obreros portuarios que en el mismo 1904 tiene lugar en Callao. En 1910 aparece en Lima un periódico radical: «Humanidad», en el que se da cabida a la colaboración anarquista. Poco después aparece «La Protesta», cuya publicación se mantuvo hasta la muerte de Wenceslao Zabalza Grimaldo, acaecida el 9 de junio 1961. (Continuará)

SIEGE SOCIAL
35, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-82 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Tros mois 8 F
Six mois 16 F
Un an 30 F

Tél. Imprimerie : 232 27-73.

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Sindicalismo «sui generis»

El sindicalismo cristiano francés (C.F.D.T.) ha celebrado congreso. Como noticia, el hecho es endeble. Como ilustración de a donde va el sindicalismo de columpio, la referencia es interesante.

Como es sabido, para demostrar un rigor combativo y en cierta manera anticapitalista, la Confederación Francesa Democrática del Trabajo suele ir del brazo con la Confederación General del Trabajo comunista. Así, aparentemente, la Confederación de sacristía adquiere una prestancia (revolucionaria) de la que la C. G. T.-Fuerza Obrera carece.

¿Resultado de esta actuación confusa? Nulo, y más que nulo, contradictorio. Veamos.

La C. F. D. T. está presidida por un Dios como la C. G. T. (b) lo está por el Kremlin. Para medir en campo obrero la dirección confederal cristiana debe fingir desatenciones a su mito, igual que los rectores cegetistas simulan aproximación al campo religioso (la «política de la mano tendida») para una mejor atracción de obreros creyentes, derivándose de ambas combinaciones un concurso de hipocresías que en nada pueden beneficiar a la clase explotada sobre cuyo lomo juegan ambas barajas.

Pero volviendo a las cuitas social-cristianas, es ilustrativo recoger las opiniones de una serie de congresistas resumidoras, ellas, de la situación interna caótica en que todo sindicalismo de partido, propiedad de los jefes y no de los trabajadores, fatalmente desemboca.

Según confesión de varios delegados, el roce con la C. G. T. comunista ocasiona a la C. F. D. T. un serio desgaste por deserciones hacia la central sindical (hermana). Prendidos en su propia tela demagógica, los tales sindicalistas cristianos pronuncian su paso claudicante hacia una Confederación roja que se aviene, «comprensiva», a aceptarlos con Dios y todo. La cuestión es aumentar la dimensión del bulo comunista.

Otra prueba de la falsa posición de la C. F. D. T. es la ausencia de programa finalista, defecto esencial que condena al citado organismo a la inanidad y a la desaparición prevista en beneficio de la C. G. T. observante, de la C. G. T.-F. O. vegetativo, o del abandono total de la causa obrera. Sin preocupaciones por más allá del pan y de la caja de ahorros que en el fondo significa la Seguridad Social, el sindicalismo de 1967 resulta más atrasado que el societarismo obrero de 1840, época en la que el combate contra la brutal jornada de trece horas tenía un carácter marcadamente moral, es decir, fervorosamente humanista. Varios delegados socialcristianos han reconocido, en su comienzo, el inconveniente capital de su organismo; la carencia de principios conducentes a la emancipación de la clase, ennoblecadores de la lucha actual, misera lucha por el relleno de la andorja, para dar ventaja y contento al partido, y por lo tanto, al líder que nunca se equivoca.

Otras delegaciones agregaron, al desconcierto congresal, la necesidad de intervenir en política para un asalto posible al Pöwer, pero mientras tanto, infiltrarse lo más posible en las entidades de socorro proletario - estatal a fin de regirlas y agregarlas a la fuerza coactiva del sindicato. ¿De cuál? ¿El del Papa Santo, el de Moscú, el de Pekín, el de Washington, o el del cuerno chamuscado?

Si una suerte de unanimidad puede colegirse del comicio de la C. F. I. T. espumando sobre las diferencias de criterio, ella se concreta en la necesidad imperiosa de dotar, a la sindical reñida, de un programa «para obje-

tivos realistas y presentar un índice de reformas de la estructuración de la sociedad permitiendo un avance substancial en la vida socialista. ¿Entonces? ¿Van a quedar, esta especie de sindicalistas, en el estadio de la discusión publicitaria, o, por el contrario, van a emprender la ruta de la unidad sindical para un mejor presente y un fervido futuro?

Porque la tecla de la unidad también el Congreso la ha pulsado, teniendo en cuenta el caso repetido del «jazz-band» huelguístico tan frecuentemente ejecutado por la C. G. T., C. G. T. - F. O., C. F. D. T., Autónomos, Cuadros, y lo que sigue... Al Metro de París debían pararlo, por reivindicaciones, las tres centrales primarias; más, por desacuerdo del sindicato autónomo el conflicto ha fracasado antes de ser declarado. Y así, de imposibilidad a imposibilidad, de la rivalidad de intereses... políticos al fraccionamiento cada vez más agudo de la fuerza obrera, ésta va alcanzando el grado de una impotencia que nada tiene que ver con la concepción unitario - revolucionaria de Pelloutier, ni con la Confederación Nacional del Trabajo española, tan realista e idealista, que no hay en el mundo de ahora ninguna sindical que en eficacia se le pueda comparar.

Hay quien se rie de la pequeñez física de la C. N. T. francesa, heredera moral de la gran C. G. T. de 1907, y no hay para reirse, sino para avergonzarse, para avergonzar (si fuesen capaces de ello) a los líderes sindicales comunistas, socialistas, católicos, panzistas y yomenfutistas que juegan la carta sindical para servir a sus jefes y no a los trabajadores. ¿Qué hacen en el movimiento? ¿Quero las biblias de Jehová, de Marx, de Mao y de Gargantúa más que un trabajo de castración de conciencias? Sujeto a Dios, a Marx y al Santo Vientre, el proletariado no adelanta un paso. Redoblemos el esfuerzo quienes tal verdad hayamos comprendido.

CHISPAS

Quien no estima la literatura es incapaz de adquirir un libro para leerlo.

Un libro en el bolsillo da prestancia, aunque permanezca inédito.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

«Mein Kampf», «El libro rojo», «El Kapital», buenos materiales para enladrillar el patio.

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra, almas enjutas, almas de plástico: ¡A Moscú, a Madrid, a Pekín, a Roma, a Atenas!

Al regimiento le sobran lecturas.

A la masa voluntaria, pienso.

Un buen cura es un picapedrero de almas.

Un mal cura es un gitano sin arde. Engaña a los que piden ser engañados.

El libro de la estupidez no vale la pena escribirlo.

Almas de cántaro, sin cántaro, sin nada.

«El libro del alma»... ¡Huelga de impresores!

Almas de guitarra,